

NICK TOSCHES

Hellfire

Traduit de l'américain par Jean-Marc Mandosio.

Editions Allia, 236 pp. 120 F (18,30 euros).

Cela fait près de dix ans que des éditeurs hésitent pour traduire en France l'intimidant chef-d'œuvre de Nick Tosches, *Hellfire*, publié aux Etats-Unis en 1982. On en voit tout de suite la raison: «La gloire souleva sa jupe pour le dernier fils sauvage.» «Great Balls of Fire, un disque au rythme implacable et d'une idiotie vénérienne absolument splendide...» Etc. Pas exactement la roubignolerie compilée qu'on trouve habituellement au rayon des biographies de vedettes. Le livre est écrit comme il ne pouvait qu'être écrit, gravé dans la pierre à feu de la vieille religion («fire and brimstone»), lavé à l'eau de la rédemption et génialement redégueulassé pour

rendre compte de la morgue éblouissante de son sujet, et de sa non moins aveuglante vulgarité. On connaît (par divers disques plus ou moins piratés) le célèbre et bidonnant dialogue entre Jerry Lee Lewis et Sam Phillips dans le studio Sun, avant de graver à jamais *Great Balls of Fire*, sa chanson signature. Venant de quelqu'un qui venait de chanter à la séance précédente le lubrique «If you find a lump in your sugarbowl, it'll be me» (si tu trouves un gros morceau dans ton sucrier, ce sera moi), ces atermoiements entre droite ligne du Salut et ligne droite du succès peuvent paraître tout à fait rhétoriques, mais le livre de Tosches montre qu'il n'en est rien.

Toute sa vie, et encore maintenant puisqu'il est devenu minéral et inusable, Jerry Lee Lewis a su qu'il péchait, a souffert de pécher, et a continué de le faire avec d'autant plus de férocité et de violence sinistre. Pas pour rien qu'il a écopé dès l'école du surnom de «Killer». Le livre sur sa vie ne pouvait donc que s'écrire dans cette langue archaïque et faussement biblique qu'est celle de Tosches ici. Qu'on en juge par ce paragraphe, quand Elmo Lewis et sa femme Mamie se risquent à aller voir leur rejeton Jerry Lee travailler au Blue Cat Club, le pire endroit du pire quartier de Natchez, sur le Mississippi. Epouvantée, Mamie reste dans le parking. «Elmo longea le comptoir noir de monde, la roulette, la table de black jack, et le jeu de dés; il s'avança et vit son fils assis là-haut, martelant son piano et hurlant des chansons qui disaient que ces femmes aux jambes fortes feraient mieux de porter des jupes longues, parce que s'il commençait à s'occuper d'elles elles en perdraient leur combinaison. Elmo aimait cela — il aimait tout, sans exception. Il se fit servir un verre, et il aimait cela plus encore.»

Tosches raconte l'histoire des Lewis, prise dans la glaise des rives de la Black River, marquée du signe du serpent et de la flamme de la rédemption, compliquée de mariages aussi aléatoires que consan-



Jerry Lee Lewis à Paris en concert en 1989.

guins, avec en fond, comme le prédicateur de la *Nuit du chasseur*, la silhouette de Lee Calhoun sur son cheval bai; Lee Calhoun qui possédait toute la terre de Concordia et Catahoula Parrish, les deux comtés de Louisiane où essaimèrent les Lewis, famille de Gallois chahuteurs, buveurs et musiciens, tardivement frappés de religion, possédés du Saint-Esprit, du feu au cul, occasionnellement bouilleurs de cru mis en cabane au pénitencier d'Angola. Comme Elvis, Jerry Lee eut un jumeau mort à la naissance, reposant sous une pierre ornée d'un petit agneau blanc («éclos sur la terre pour aller fleurir le ciel»). Son autre frère, Elmo Jr., fut tué fauché par un chauffard. On retrouvait tout ça, et pire, derrière le regard noisette de Jerry Lee, ce regard perçant que son père et son oncle Calhoun qualifiaient de «prédateur». Un œil de tueur.

Le reste, les succès sur Sun, *Whole Lotta Shakin' Goin' On*, le mariage avec sa cousine de 13 ans, le prix que lui fit payer un public de fans tarés outre-Manche, a amplement été documenté ailleurs. Le reste de sa vie aussi, la violence, les armes à feu, la prison, le fisc qui le poursuivait avec plus d'assiduité encore que le diable — mais on ne l'a jamais raconté comme le fait Tosches dans ce livre, qui comme Jerry Lee serait capable de chanter l'Esprit-Saint tout en faisant bander les hommes, mouiller les femmes, et rigoler tout le monde.

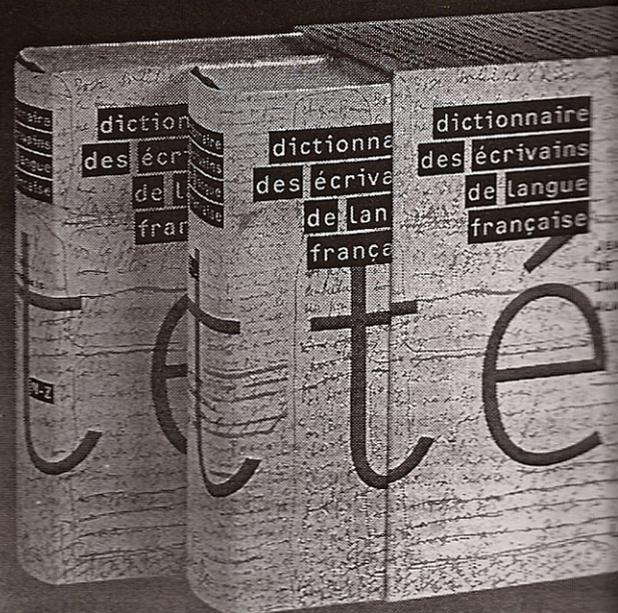
Ce régal nous arrive dans une traduction fidèle, bravissime et souvent heureuse, malheureusement gâchée par le même parti pris d'édition qui agaçait déjà dans *Héros oubliés du rock'n'roll*. On peut s'amuser un moment de se voir préciser que Muddy Waters peut se rendre par «Eaux boueuses», moins en voyant le défilé des Sunnyland «le maigrichon du Pays du Soleil» Slim, Roy Milton et ses Mecs de Première Bourre («Solid Senders») ou autres Blind Lemon «Connard aveugle» Jefferson. Cela devient franchement

ridicule quand on voit sur la page «On boit du vin, spo-dee-o-dee» comme dans une chanson d'Henri «Le Sauveur» Salvador, ou quand on traduit carrément de travers la chanson de Buck Owen, *I'm not*

implacablement, tel un homme qui couple, lascif et trahi, avec une femme, puis il quitta la scène.» Amen.

PHILIPPE GAR

“De Chrétien de Troyes à Houellebecq
rien ne vaut un bon classique”



Enfin accessible, dans une nouvelle présentation moderne, l'essentiel du Beaumarchais/Couty/Rey entièrement révisé

LAROUSSE

Killer est-il?

études de Jerry Lee Lewis, surnommé «Killer», passées à l'acide par Nick Tosches.



Jerry Lee Lewis à Paris en concert en 1989.

assante
a aveu-
divers
célèbre
Lee Le-
o Sun,
guins, avec en fond, comme le prédicateur
de la *Nuit du chasseur*, la silhouette de Lee
Calhoun sur son cheval bai; Lee Calhoun
qui possédait toute la terre de Concordia
et Catahoula Parrish, les deux comtés de
Louisiane où essaimèrent les Lewis, famil-

ridicule quand on voit sur la page «*On
boit du vin, spo-dee-o-dee*» comme dans
une chanson d'Henri «Le Sauvreur» Salva-
dor, ou quand on traduit carrément de
travers la chanson de Buck Owen, *I'm not*

*implacablement, tel un homme qui s'ac-
couple, lascif et trahi, avec une femme qu'il
hait; puis il quitta la scène.*»
Amen.

Hurtin' Anymore («Je n'ai
plus mal», et non «Je ne fais
plus de mal»). Et ce livre a
autant besoin d'une préface
de Greil Marcus que Jerry
Lee a besoin d'un onzième
doigt. Ceci posé, *Hellfire* est
réellement «le plus beau livre
sur un interprète rock – et
sans égal». Comme disait
Sam Phillips en écoutant les
demos du «dernier fils sau-
vage» faites en son absence
aux studios Sun, «je peux
vendre ça.»

Quant aux lecteurs de peu
de foi, il leur suffira de se re-
porter à l'extrait magistral
figurant au dos du livre, rela-
tant un de ses concerts du-
rant la catastrophique tour-
née britannique, quand il
n'accordait pas plus de dix
minutes de feu à ce public
faux cul. Puis, après les
sifflets et le *God Save the
Queen*: «Enfin, le rideau se
releva et Jerry Lee leur donna
davantage, et il le leur donna
durement, frénétiquement et

PHILIPPE GARNIER